A MM. LES ÉLECTEURS.

Paris, ce 31 août 1791.

MESSIEURS,

SANS intérêt comme ſans ambition, obligé par ma ſanté de me priver, pendant un aſſez long temps, du bonheur de ſervir ma patrie auſſi activement que je le deſirerois, je ne ſerai pas ſuſpect en exprimant franchement ma penſée ſur une erreur trop commune aux meilleurs citoyens, & dont les ſuites ſont du plus grand danger pour la choſe publique.

Je vois porter à la prochaine légiſlature beaucoup de gens qui me paroiſſent évidemment ennemis de notre conſtitution: je m'en étonne, & je demande quels ſont leurs titres? On me répond qu'ils ſont de bons patriotes. Je demande ce que c'eſt à préſent qu'être patriote; & l'on ne peut me répondre clairement.

Eh bien! moi, je prétends qu'il n'y a plus aujourd'hui de patriotes, que les amis, les partiſans de notre conſtitution actuelle; & voici comment je le prouve:

La Nation Françaiſe, fatiguée du deſpotiſme, a voulu changer ſon gouvernement; elle a fait une révolution. Qu'a

produit cette révolution ? une conſtitution faite par les repréſentans les plus éclairés, conſentie & adoptée par la très-grande majorité des citoyens : eh bien ! tous ceux aujourd'hui qui, déſapprouvant cette conſtitution dans quelque ſens que ce ſoit, veulent la réformer, la changer ou la renverſer, ſont évidemment ennemis de leur patrie, parce qu'ils veulent faire une ſeconde révolution pour changer cette nouvelle forme de gouvernement, qui n'a pas encore le bonheur de leur plaire.

Le nombre de ces mauvais citoyens eſt aſſez conſidérable, parce qu'il réunit tous les mécontens de la conſtitution, de quelqu'eſpèce qu'ils ſoient. Ceux qu'on appelle *ariſtocrates*, voudroient une contre-révolution pour changer notre nouveau gouvernement, les uns en deſpotiſme, les autres en ariſtocratie héréditaire. Ceux qu'on appelle ſi improprement *patriotes*, voudroient auſſi une contre-révolution, pour le changer les uns en république, les autres en démocratie, d'autres enfin en anarchie abſolue. Tous ces gens-là ſont des ennemis de la conſtitution, &, par ſuite, de la patrie; & les plus dangereux, ce ſont ces prétendus patriotes qui, ayant acquis la confiance pendant la révolution, prononçant ſans ceſſe les mots de *liberté* & de *patriotiſme*, profitant de l'inquiétude qui agite encore les eſprits, pour calomnier & faire ſuſpecter les vrais amis de la conſtitution, ſéduiſent les bons citoyens, les trompent, & veulent leur faire faire, ſans qu'ils s'en doutent, des choix deſtructifs de cette conſtitution, & cauſe néceſſaire d'une ſeconde révolution, plus déſaſtreuſe que la première.

En effet, la néceſſité de changer le plus déteſtable des gouvernemens, a fait ſupporter avec courage, & même avec plaiſir, la révolution paſſée, au lieu que notre conſtitution étant bonne, une contre-révolution dont le le but ſeroit de la changer, nous accableroit de maux ſans utilité pour notre bonheur.

Au commencement de la révolution, j'entendois fort bien le mot PATRIOTE : nous n'avions point de patrie ; nous n'avions qu'un deſpote & ſes agens : tous ceux qui n'ont plus voulu du deſpote, & qui ont voulu une patrie, étoient des patriotes.

Mais il falloit la conſtituer , cette patrie : les patriotes d'alors ſe ſont diviſés d'opinion ſur l'eſpèce de conſtitution qui lui convenoit le mieux. La majorité a décidé en faveur de notre conſtitution actuelle : il faut que la minorité s'y ſoumette.

Si cette minorité ne le veut pas ; ſi ſes membres, pour contenter leur fantaiſie, leur opinion ou leurs intérêts, veulent une révolution nouvelle, une véritable contre-révolution ; qu'ils ſoient des ariſtocrates, qu'ils ſoient des ci-devant patriotes, qu'ils ſoient tout ce que l'on voudra, ils ſont de mauvais citoyens qu'il faut ſoigneuſement repouſſer de la légiſlature, puiſque l'effet néceſſaire de leurs opinions ſeroit de renverſer notre conſtitution, de l'exécution de laquelle dépend notre tranquillité & notre bonheur.

Ainſi entendons bien les mots dont nous nous ſervons : je ne connois plus ni ariſtocrates, ni démocrates, ni patriotes ; ces noms avoient un grand ſens pendant la révolution & avant la conſtitution ; mais la révolution finie, & la conſtitution faite, ces mots ne ſignifient plus rien, & il n'y a plus que deux claſſes d'hommes : les amis de la conſtitution, & les ennemis de cette conſtitution, dans quelque ſens qu'ils ſoient.

N'oublions pas cette vérité, & ſongeons que la première qualité que notre intérêt nous oblige de rechercher dans nos députés, eſt d'aimer la conſtitution qui eſt faite ; ſongeons que ſi nous portons à la légiſlature des ennemis de la conſtitution, ils voudront nous faire une contre-révolution auſſi dangereuſe dans le ſens démocratique que dans le ſens ariſtocratique ; & que s'ils en viennent à bout, ils nous replongeront dans le déſordre, acheveront de ruiner notre commerce & nos finances, & finiront par nous faire égorger les uns les autres, & par nous ramener au deſpotiſme par la cruelle anarchie.

Telles ſont, je ne dis pas les intentions de ceux qui crient ſi haut qu'ils ſont patriotes, mais au moins telles ſont les conſéquences certaines de leurs opinions, de leur conduite & de leurs intrigues.

D'après cela, écartons ſoigneuſement de la députation tous ceux qui, dans leurs écrits, dans leurs diſcours ou par leurs

724

actions, se sont montrés mécontens de notre constitution, dans quelque sens que ce soit : avec cette règle bien simple, bien claire, & sur laquelle on ne peut se tromper, nous serons sûrs de faire de bons choix, & de n'être la dupe d'aucune intrigue ni d'aucun parti.

CH. M... *Électeur.*

A PARIS, de l'Imprimerie de BAUDOUIN, rue Saint-Honoré, N°. 426, 1791.